

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 45

Artikel: Kyrielles enfantines
Autor: Blavignac, John
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178202>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Beau-Séjour.

Samedi dernier, les membres du cercle de Beau-Séjour inauguraient par un banquet l'ouverture de ce beau local. Cette charmante fête, qui réunissait deux cent cinquante convives, a été présidée du commencement à la fin par la plus franche gaieté: toutes les opinions, tous les cœurs y étaient à l'aise. Dès ce moment là le cercle a été fréquenté avec la plus grande assiduité. Il offre tant d'agréments, que les heures s'y écoulent avec une incroyable rapidité. On arrive, on pose sa canne et son chapeau, et partout on rencontre des regards contents; quelques paroles échangées dans une salle, quelques mains pressées dans une autre, quelques journaux feuilletés, des conversations égaiées par un vin généreux, des salles spacieuses et richement décorées, une terrasse où l'on se promène en face d'un panorama splendide, c'en est assez pour passer comme chat sur braise sur l'espace d'une soirée.

La création de ce cercle, organisé d'une manière irréprochable par les soins du comité, paraît vouloir exercer la plus heureuse influence sur notre vie sociale en réunissant les différentes classes de la société. Telle personne que vous ne rencontriez que rarement, dont les allures vous déplaisaient peut-être et avec laquelle vous ne viviez que par le coup de chapeau, se retrouve à Beau-Séjour, simple, affable comme la meilleure de vos connaissances.

La distribution du local peut satisfaire aux divers goûts, aux diverses affinités de ceux qui le fréquentent. La grande salle est préférée des personnes qui veulent faire tranquillement leur partie de binocle ou de piquet, tout en jouissant du confortable et de la beauté artistique de cette pièce. Sur la terrasse, se réunissent ordinairement ces jeunes gens pour qui les salles n'offrent pas assez d'air et d'espace, et qui aiment à se balancer sur les fauteuils rustiques en lançant au vent de capricieuses bouffées de fumée. Dans le salon de lecture, quelques habitués de la presse quotidienne, ou d'autres lecteurs moins assidus, qui parcourent rapidement les publications illustrées. Ce salon, dont l'ameublement s'harmonise très bien avec les beaux ornements de ses murs, est, au dire de tous, le bijou du cercle.

La petite salle est ordinairement le rendez-vous de ceux qui veulent pouvoir, sans inquiéter personne,

laisser partir à l'aise de bons éclats de rire, frapper la carte sur la table lorsque la chance du binocle tourne mal, aller d'un écho à l'autre et s'appuyer sur l'épaule d'un ami pour suivre son jeu, raconter quelques farces vers la fin de la soirée et ne quitter la partie que lorsqu'on diminue l'intensité du gaz pour avertir que l'heure de la fermeture approche. Cette joyeuse compagnie reçoit les fréquentes visites des personnes qui veulent faire diversion à l'uniformité des distractions de la grande salle ou au religieux silence du salon de lecture, et réciproquement. C'est ainsi que chacun peut à la fois suivre ses habitudes, ses goûts, et fraterniser avec tous.

Pendant la journée, les salles restent presque vides au profit de la terrasse, des tonnelles, du jardin et des tapis de gazon. Là, divers groupes se forment pour jouer aux boules, aux quilles ou à d'autres jeux amusants qui sont d'excellents exercices gymnastiques.

Ces nombreux divertissements attireront nécessairement au cercle un nombre toujours croissant de membres et d'invités, et rapprocheront avec plus de succès les différentes opinions que ne pourraient le faire toutes les grandes phrases des discours politiques. Nous en avons la conviction: de la fondation du Cercle de Beau-Séjour, résultera un grand bien pour Lausanne.

L. M.

Kyrieïles enfantines.

Dans un article précédent, nous avons tenté d'expliquer le vieil *Empro* genevois; qu'on nous permette encore quelques mots au sujet des formules qui servent au même but. On en rencontre beaucoup, soit pour le cache-cache, soit pour d'autres jeux. Partout elles diffèrent. Il y en a de courtes, de longues, de tronquées, de défigurées, de patoises, de françaises, d'anciennes et de modernes. Toutes tendent à disparaître. On n'en compose plus. Il serait bon de les recueillir; le *Conteur* leur tend les bras. *Pomme d'or, d'argent et sors*, est une des plus laconiques. L'*Empro* compte parmi les plus longues comme parmi les plus anciennes. Nous n'en connaissons guère de plus modernes que:

*Rubans rouges,
Rubans blancs;
Ton père les fait,
Ta mère les vend;
Vas à la foire!*

Dans bien d'autres sujets, les jeux ont fourni matière à la composition de ces kyrielles enfantines que nous voudrions sauver du naufrage dont les menace le progrès du jour. Nous aimons à entendre le gamin adresser la parole à l'*escargot*, au limaçon, dit l'Académie, et lui dire, sur le ton d'un chanoine qui récite son bréviaire :

*Escargot! Escargot! Montre-moi tes cornes,
Ton père et ta mère sont sur les toits, etc.*

Et bien mieux en patois vaudois :

*Ezèrgo! Ezèrgo! Montra mé té cornes,
Se te ne lé montré pas,
Te ne verré pas
Ton père et ta mère
Que régatton (roulent) dé pai (pois),
Sû le tai (toit)
A Djan Bénai.*

Nous l'aimons aussi (le gamin), procédant gravement à la fabrication du sifflet, de saule, *dou chebllet*, comme on dit en patois. Ecoutez-le. Il va faire *saver* le bois. Vous ne connaissez peut-être pas ce verbe. Il indique l'action de faire déverser la *sève* entre le bois et l'écorce. Le brin qui doit former l'instrument musical est frappé en le tournant, tout en chantant en cadence :

*Sauva! Sauva!
Marasauva!
Se té sauvé bin,
T'ére de bon vin;
Se té sauvé mau.
T'ére de la psse de tzevau!
Vau! Vau! Vau!*

L'empirisme se glisse quelquefois dans ces compositions juvéniles. Le hoquet, l'*hoquet* ou le *loquet*, comme le veut la langue populaire, est un mouvement spasmodique connu de tout le monde. On peut se le procurer par une formule. Pour le faire passer, on use d'une autre, qu'il suffit de répéter cinq fois sans reprendre haleine :

*J'ai le loquet,
Qui l'a fait?
C'est Jésus.
Vive Jésus!
Je ne l'ai plus.*

Que ne dit pas la nourrice à son *moutard*? Regardez le *mioche* agitant ses petites mains, ses *menettes*, par un mouvement oscillatoire naturel chez les très jeunes enfants; la maman prend le petit doigt et le tourne délicatement en répétant :

C'est le petit glin-glin,

*Qui fait le tour du moulin,
Qui lave les écuelles,
Cassant les plus belles,
Et qui fait : Miau!
Miau! Miau! Miau!*

La parole ne saurait rendre le geste rapide, chatouilleux et caressant qui accompagne ces derniers mots. Plus tard, la maman fera valoir l'importance de son propre petit doigt « qui lui dit tout, » mais nous n'en sommes pas là; observons seulement que *glin*, dont on a formé le reduplicatif *glin-glin*, pour désigner le plus petit des doigts, est un dérivé de l'allemand *klein*, petit.

De la nourrice, le rejeton de la famille passera au grand-papa qui, assis sur son fauteuil, prendra le petit marcheur sur son genoux et le fera sautiller comme un cavalier inexpérimenté, en lui répétant :

*Atahiu, mon bidet,
Qui trotte, trotte et fait des pets.*

Pardon du mot, il nous faut le dire au nom de la science qui permet beaucoup. Cette formule est vieille; en la tronquant, nous perdrons sa valeur. C'est le propre des rosses de mal digérer; or ce bidet qui *vente* en trottant, la formulette nous dit que c'est un *atahiu*, c'est à dire un vieux cheval, une rosse, car, tant ce mot qu'*estahiu*, avait, au treizième siècle, le sens de cheval énervé, de mauvaise monture, comme on le voit dans les poésies de Baude Fastoul d'Arras, qui écrivait à cette époque.

Tondu! Bondu! Bescu! est une formule avec laquelle les gamins accueillent injurieusement celui d'entre leurs camarades dont les cheveux sont coupés à la *malcontent*, sont rasés, pour nous servir du mot français.

Cette expression remonte haut : elle se rattache à l'ignominie qui, aux yeux des Gaulois, était le partage de ceux qui avaient été dépouillés de leur chevelure. Le préjugé a duré longtemps, il n'est pas effacé. Jamais la tête des rois Mérovingiens, ces rois *chevelus* par excellence, n'atteignit la splendeur de la perruque de Louis XIV. Il fallut toute la puissance de Napoléon premier pour couper les *queues* et les *oreilles de chien* des soldats de ses armées. De nos jours et un peu partout, le paysan, jeune ou vieux, tient à ses mèches temporales autant et plus que les femmes qui ont le mieux l'art de les tourner en *accroche-cœurs*.

Le prêtre chrétien rase une partie de sa chevelure en signe de renoncement au monde; et la justice tond toujours ses forçats. Les mots *pelé* et *mâpelu*, ainsi que plusieurs locutions françaises, témoignent, aujourd'hui encore, de la répulsion qu'inspirait autrefois une tête complètement rasée.

Tâchons d'expliquer les trois mots qui nous occupent. *Tondu* n'offre point de difficulté, mais il n'en est pas de même de *bondu*. Nous pensons qu'il faut écrire *bon-d'hu* et décomposer en *bon d'hui* : *bon du jour*; *bon* étant ici l'équivalent de *sot*, acception très-reçue, car

bon et *bête* sont des mots qui sont accolés comme synonymes dans plus d'un dicton, vulgaire. Si notre interprétation est juste, *bondu* équivaut à *sot de la fête*.

Bescu est formé de *bis* et de *qous*; ce mot signifie *qui a deux extrémités* semblables; il devrait s'écrire *besacu*, comme on le prononce en palois, et comme l'Académie écrit *besaigüe*, terme d'une formation identique. Notre mot, pris dans l'emploi spécial que la formule lui assigne, signifie : *aussi dépourvu de poils sur la tête qu'à la plante des pieds*.

En résumé, *Tondu ! Bond'hu ! Besacu !* est une huée qui se traduit par *Tondu ! Sot ! Qui a la tête nue comme la plante des pieds*.

Répétons-le, il y a des centaines de ces petites formules s'appliquant à toutes sortes de choses; les glossateurs savants les rejettent, ils les méprisent comme puériles, ils n'ont pas toujours tort, mais ont-ils toujours raison ?

(Reproduction interdite).

JOHN BLAVIGNAC.

NOTA. — Deux fautes nous ont échappé en corrigeant les épreuves du précédent article de M. Blavignac, intitulé : *le mot de passe*.

Dans la formule de l'empro, lisez *Piron* et non *Pizon*. A la seconde colonne, lisez girouette au seizième siècle, et non au treizième siècle.

Pétition de la main gauche

aux personnes qui ont la surintendance de l'éducation.

Je m'adresse à tous les amis de la jeunesse, et je les conjure de laisser tomber un regard de compassion sur mon malheureux sort, afin qu'ils écartent les préjugés dont je suis la victime. Nous sommes deux sœurs; les deux yeux d'un homme ne se ressemblent pas davantage, et ils ne sauraient vivre ensemble en meilleurs termes que nous ne le ferions ma sœur et moi, sans la partialité de nos parents, qui mettent entre nous les plus injurieuses distinctions. Depuis mon enfance, j'ai été élevée à considérer ma sœur comme étant d'un rang supérieur au mien. On m'a laissé grandir sans la moindre instruction, tandis que, pour son éducation, rien n'a été épargné. Elle a eu des maîtres d'écriture, de dessin, de musique et d'autres encore; mais moi, si, par hasard, je touchais un crayon, une plume, une aiguille, j'étais sévèrement grondée; et plus d'une fois j'ai été battue par maladresse et pour défaut de bonnes manières. Il est vrai que ma sœur m'a associée à elle en quelques occasions, mais elle se faisait toujours un point d'honneur de prendre la suprême direction, ne m'appelant que par nécessité ou pour figurer auprès d'elle.

N'allez pas croire, Messieurs, que mes plaintes soient dictées par un pur sentiment de vanité. Non, mes peines ont une cause beaucoup plus sérieuse. Dans la famille à laquelle nous appartenons, l'habitude est que

tous les soins nécessaires à la subsistance tombent sur ma sœur et sur moi, et, je le dis ici en confidence, elle est sujette à la goutte, aux rhumatismes, aux crampes, sans parler d'autres accidents; quel sera le sort de notre pauvre famille? Ne sera-ce pas un sujet de regrets amers pour nos parents que d'avoir mis une grande différence entre deux sœurs d'une égalité si parfaite? Hélas! il nous faudra périr de détresse, et il ne sera pas en mon pouvoir de griffonner une humble supplique pour implorer des secours; car j'ai été obligée d'employer une main étrangère pour transcrire la requête que j'ai présentement l'honneur de vous adresser.

Daignez, Messieurs, faire sentir à mes parents l'injustice d'une tendresse exclusive, et la nécessité de distribuer avec égalité leurs soins et leur affection entre tous leurs enfants.

Je suis avec un profond respect, etc.

BENJAMIN FRANKLIN.

La main gauche.

Pierre le vigneron.

Elle est belle, ma maison blanche !
Une treille lui ceint le front ;
Un noyer sur elle se penche
Dont bientôt les noix mûriront.
Oh ! quand le feu de la famille
Flamboie autour du bois qu'il mord,
L'étain et le cuivre, tout brille,
Tout semble de l'argent, de l'or !

De l'or ! — mais rien là ne m'étonne ;
J'en ai, de l'or ; eh ! pourquoi pas ?
Oui, ma fille jolie est bonne
Qui chez moi tricote mes bas,
Ma femme filant sa quenouille,
Mes vaches, mon taureau si fort !
Dont le museau dans le foin fouille,
Tout cela vaut son pesant d'or.

Mon cheval, ta pâture est sèche
Comme la paille où tu t'étends ;
Mais que cet hiver se dépêche
De fuir, et vienne le printemps,
Tous deux nous irons dans la plaine,
Tu brouteras l'herbe qui sort,
Et moi, je sèmerai la graine
Au sillon qui produit de l'or.

Cet an, la récolte fut large,
La prochaine, certes, sera
Aussi copieuse et ta charge,
Mon bon roussin, te pèsera.
Grand char qui sous la gerbe crie,
Vendange qui mousse à plein bord
Tout ça, dites-moi, je vous prie,
N'est-ce pas du bel et bon or ?

B. DUERNEX.